

La syndicalisation féminine au Québec

JEANNE MARANDA

Madeleine Parent is an iconic figure in the trade union world of Quebec. Since the 1940s, she has been active in the trade union movement, fighting for better working conditions and decent salaries for women working in mills and factories in and around Montreal. This article is a condensed version of a speech she gave in 1984 in which she talks about the history of women's struggles in trade unions in Quebec and adds some highlights of her activist years.

Madeleine Parent est née à Montréal en 1918 et s'est intéressée très jeune au mouvement syndical. Elle a rencontré et épousé Kent Rowley et ensemble ils ont fondé la Centrale syndicale canadienne. Madeleine Parent reste une figure emblématique du mouvement syndical des femmes du Québec. Ses activités syndicales ont débuté dès 1940 face à la situation misérable des travailleuses au Québec surtout dans les usines de textiles des environs de Montréal. Grâce à son travail acharné, ces femmes ont gagné de meilleures conditions de travail et de meilleurs salaires.

La Fédération des infirmières et infirmiers de la Province de Québec a invité Madeleine Parent le 2 juin à Ste-Foy 1984 dans le cadre d'une session de formation. Elle a choisi de parler de son engagement comme syndicaliste féministe et a remis copie de son discours à Jeanne Maranda qui l'a transcrit et abrégé. Madeleine Parent a permis que le texte soit publié dans *Canadian Women Studies/les cahiers de la femme*.

(...) Je vais vous raconter l'histoire syndicale des femmes telle que je l'ai vécue.

D'abord dans les années 1930, alors que j'étais étudiante, c'était "la grande crise économique" au Québec, au Canada et sur le continent américain. C'était une période où la machine industrielle tournait au ralenti, ou il y avait trop de travail, des heures trop longues, des conditions beaucoup trop pénibles ou pas de travail du tout.

Chez les femmes par exemple, il y avait le travail domestique où le patron exigeait bien souvent une présence sept

jours par semaine. Dans les couvents, dans les hospices, dans les hôpitaux des femmes travaillaient de cinq heures du matin jusqu'à neuf heures le soir et ce, sept jours par semaine, sauf une demi-journée de congé et encore, elles devaient quitter après le repas du midi et revenir pour servir le repas du soir. On les payait environ 6\$ par mois et une partie de leur paie était envoyée directement aux parents de sorte que l'ouvrière elle-même avait très peu d'argent, très peu de loisirs, très peu de vie à elle. C'était des jeunes femmes et des jeunes filles à peu près de mon âge.

Chez les hommes, ceux qui avaient la chance d'avoir un peu de travail, un ou deux jours de travail par semaine, ils étaient employés dans les ateliers de mécanique ou dans la construction, pour les autres c'était le "grand chômage." Dans ces conditions, la population était sous-alimentée, vivait dans des logements inadéquats, insalubres, trop froids l'hiver, trop chauds l'été, les enfants manquaient de chaussures et de vêtements chauds pour aller à l'école. On mourait de tuberculose, le taux de mortalité infantile était élevé et les jeunes mères mouraient en couches.

Afin de faire face à cette misère, des mouvements de solidarité se sont formés dans la population, et en même temps l'organisation syndicale prenait forme, surtout chez les femmes dans l'industrie du vêtement. De 1934 à 1937, il y eut une série de tentatives et ce n'est qu'en 1937 que quelque 4000 ouvrières dans le vêtement pour dames à Montréal ont gagné leur grève. A la même époque, les ouvrières et ouvriers de la Dominion Textile regroupés dans la Confédération des travailleurs catholiques du Canada, (prédécesseurs de la CSN) ont démarré une grève qui dura un mois et qui s'est soldée par un échec. On retourna au travail avec des promesses qui ne furent pas tenues. Ce fut la fin des luttes syndicales dans le monde du textile.

Voici la Deuxième grande guerre en 1939! Alors que les gouvernements n'avaient pu faire redémarrer la machine industrielle, cette guerre l'a remise en marche! Avec les femmes surtout! On les réclamaient surtout dans les avionneries, dans les usines de munitions comme celles de

l'usine Bouchard au nord de Montréal, 7,000 ouvrières y travaillaient, à St-Paul l'Ermité on en comptait 13,000! La publicité très aguichante leur offrait l'image d'une femme en salopette, active, un outil à la main, au volant d'une jeep! La main d'oeuvre a doublé de 1939 à 1943, surtout féminine. Mais les conditions de travail ne s'étaient pas améliorées. Des journées de dix heures, des semaines de 55 heures incluant le samedi étaient la norme. Les salaires n'avaient pas beaucoup augmenté sauf dans les avionneries. C'était l'effort de guerre qui était le moteur de cette productivité, mais il n'a pas empêché les ouvrières et les ouvriers de remarquer le rapport de force avec le patronat ce qui a favorisé l'implantation des syndicats. Surtout dans les chantiers maritimes, les avionneries, les alumineries, les communications, les ouvriers ont mené des luttes avec succès.

Malheureusement, la loi avait instauré des mesures de guerre qui défendaient les grèves et qui gelaient les salaires, les syndicats n'ont pas fait de gains notables à cette période alors que les patrons s'enrichissaient. Toutefois, les mouvements syndicaux eurent le temps de mieux s'organiser, se sont aguerris et ont gagné une influence auprès des autorités. C'étaient surtout ceux et celles qui oeuvraient dans les services, comme dans l'alimentation, dans les usines de textile et dans celles que les organisations internationales avaient déjà noyauté.

C'est ainsi que les syndicats confessionnels, (CTCC) ont commencé à se transformer mais sans jamais gagner la confiance des Montréalais. Moi-même, je suis allée du côté des unions internationales où on m'a donné le poste de secrétaire technique en 1942. Comme bénévole, je me postais aux portes des usines dès neuf heures du matin, je rencontrais les équipes le soir, j'organisais des petites réunions où j'invitais les ouvrières et les ouvriers à se syndiquer.

C'est au cours de cette campagne que nous avons été approchées par un groupe fortement structuré qui avait monté seul, sans appui, 95% des ouvrières et ouvriers de l'Imperial Tobacco à St-Henri, la plus grande usine de tabac au Canada. Quelle surprise! Ils nous offraient des cartes de leur syndicat. Et qui fut l'âme de cette campagne? Les Iroquoises qui étaient majoritaires chez les ouvrières! Fortes de cette réussite, les femmes qui travaillaient à la McDonald Tobacco dans l'est de la ville, ont emboîté le pas et formé leur syndicat.

Dans les usines de coton, ce fut une autre affaire. Déjà échaudées par leur défaite de 1937, les ouvrières et ouvriers étaient réticents, mais les syndicats internationaux avec des jeunes qui avaient à leur tête Kent Rowley, (qui plus tard est devenu mon conjoint) ont décidé qu'il était temps de les organiser en dépit des arguments comme "ce ne sont que des femmes et des enfants qui y travaillent, ce n'est pas sérieux, les femmes parlent trop, elles ne savent pas se battre, etc.

A un moment donc, on offrit à Kent Rowley d'organiser une usine de munitions à Valleyfield en échange de contacts

avec les ouvrières et ouvriers du moulin à coton de Valleyfield, le plus gros au Canada avec 3 300 employées. Marché conclu! Il y avait fort à faire, les ouvrières travaillaient dix heures par jour, 55 heures par semaine, les hommes eux, travaillaient 60 heures, douze heures par nuit, cinq nuits par semaine. Pendant quatre ans, il fallut vaincre les objections du patronat qui ne croyait pas à l'utilité des femmes et leur implication dans les syndicats. Sans convention collective, on a vu les conditions changer grâce aux femmes qui furent solidaires et ont exigé le respect à cause de leur séniorité.

Mais vint la fin de la guerre et tout a basculé. Les mises à pied massives dans tous les secteurs ont fait des femmes les premières victimes. Il fallait donner la place aux vétérans qui revenaient au travail. Les femmes, encore une fois, furent retournées, soit dans leur foyer ou soit dans les petits boulots traditionnels, partout où ça payait mal! La société était sous la coupe d'une atmosphère répressive, d'une chasse aux sorcières qui visait le communisme; on attaquait les syndicats, les femmes comme ouvrières et comme personnes à part entière

Le premier ministre Duplessis a vite fermé les garderies qui avaient été mises sur pied pendant la guerre et il s'est empressé de dire que la place des enfants était auprès de leur mère! Une autre conséquence néfaste de l'après-guerre : on avait toléré les avortements pendant la guerre pour garder les femmes au travail. Une fois la paix revenue, on a fait un procès terrible à un des avorteurs, ce qui a incité les autres médecins à cesser toute pratique. Avec le résultat que les femmes qui ne pouvaient pas se payer un voyage à New York se soumettaient à des avortements d'occasion, de vrais bouchers qui ont fait payer la note aux femmes pour ce qui avait été toléré pendant la guerre

Durant cette période de répression, les grèves ont naturellement refait surface. C'est en 1946 que les ouvrières et ouvriers de l'usine de coton de Valleyfield ont démarré une grève à laquelle j'ai participé. Ce fut un affrontement violent face aux policiers et à une armée de « scabs » tous recrutés par les vicaires des quatre églises de Valleyfield! Les épouses, les mères, les sœurs des grévistes se liguèrent et apportèrent du renfort aux combattants. Il y eut des gaz lacrymogènes, les grévistes ont rétorqué avec une pluie de cailloux, si bien que au bout de quelques heures, les forces de l'ordre ont capitulé et agité le mouchoir blanc. Deux négociateurs accompagnés de deux femmes ont discuté pendant deux séries de pourparlers et une convention collective fut signée et toutes les conditions furent acceptées. La victoire fut réelle et très importante. Les ouvrières ont gagné de se servir de leur droit d'ancienneté, de leur droit de soumettre des griefs, de leur droit de contester le travail à la pièce. Quand ça ne marchait pas elles travaillaient au ralenti ou arrêtaient tout simplement le travail, et demandaient de parler au patron qui appelait les conseillers syndicaux et on négociait pendant des heures avant qu'elles reprennent leur travail.

Mais tout n'était pas gagné. Duplessis n'a pas cessé

d'attaquer les syndicats et Kent Rowley qui a passé 6 mois à la prison de Bordeaux a payé cher cette victoire des travailleuses et travailleurs de Valleyfield. Un an plus tard, les ouvrières et les ouvriers des Ayerst Wollen Mills à Lachute déclarèrent une grève qui dura cinq mois et qui se solda par un échec. J'y fus très active, j'ai même été accusée de sédition et j'ai dû subir un procès qui eut lieu à la cour de St-Jérôme. Ce fut le grand « show » Les témoins qui étaient pour la plupart des policiers en ont fait le portrait d'une révolution et je fus condamnée à trois mois de prison. Nous sommes allés en Cour d'appel pour casser le jugement, ce ne fut que sept ans plus tard, grâce à un juge qui n'avait pas peur de Duplessis que le jury nous a acquittés. Le procès n'a pas fait les manchettes, personne ne l'a su!

Mais la répression syndicale et anti-sociale aux Etats-Unis, au Canada et surtout au Québec sous Duplessis continuait toujours. Et les grèves ne cessaient pas!

En 1949, ce fut la grève des enseignants laïques de Montréal où les enseignantes ont joué un grand rôle appuyées qu'elles étaient par Mgr Charbonneau qui a été exilé suite à son rôle dans cette grève. Il y eut ensuite, la grève des mineurs de l'Asbestos, celles des marins et en 1952 une grève fut déclarée pour défendre nos acquis dans le secteur du textile. Ce fut une cabale de la part des syndicats internationaux qui ont menacé de liquider nos organisateurs et nos conseillers. A l'unanimité, nous avons choisi le congédiement, mais malheureusement la grève a été perdue et la convention collective a permis au patronat de couper les salaires à leur guise et d'augmenter les tâches. Bien sûr, ce sont les femmes qui en ont souffert le plus parce qu'elles étaient presque toutes à la pièce, tâche qui fut doublée à la suite de cette grève.

Encore une histoire de luttes de pouvoir entre les syndicats internationaux et les grands bureaucrates des unions américaines de collusion avec les patrons d'ici ont décidé de vider les syndicats des membres féminines qui militaient à Valleyfield, dans St-Henri et Hochelaga, à Granby, à Lachute. Elles faisaient peur aux élites du gouvernement Duplessis et à la hiérarchie dans l'Eglise. Il fallait les rabrouer, voir à ce qu'elles n'aillent pas plus loin dans la syndicalisation. Si les femmes n'avaient pas subi cette répression à l'époque, le mouvement des femmes se serait développé vingt ans plus tôt!

Il ne faut pas passer sous silence la grève des mineurs de cuivre à Murdochville en Gaspésie en 1957 qui a été un point tournant parce que les grévistes ont eu le soutien d'une grande coalition d'abord syndicale et d'une grande partie de la population québécoise.

Il faut souligner ici la résistance des ouvrières et ouvriers qui n'acceptaient plus les répressions et les injustices et que ces combats ont préparé le chemin à la révolution tranquille de 1960, les grandes réformes sociales, dans l'enseignement, dans la santé publique, dans nos lois ouvrières.

Nous avons tenu bon dans la lutte pour nos idées, nos principes pour une justice sociale, lutte qui doit se faire

dans nos propres mouvements en s'alliant aux syndicats des secteurs public et privé.

C'est votre implication dans les luttes des autres syndicats et des autres « couches » sociales qui comptent. Les jeunes chômeurs, les retraités majoritairement des femmes, les autochtones qui luttent pour leur droit à l'égalité dans leur propre bande, les émigrées qui sont victimes de discrimination et d'exploitation éhontées ont besoin de nous toutes.

Votre lien avec tous ces secteurs de la population, votre solidarité dans nos intérêts vont nous permettre de remonter la vague et de livrer combat pour des conditions meilleures pour tout le monde, mais cette fois en position de force, et c'est ce que je vous souhaite et je vous remercie.

Jeanne Maranda is the French Language Editor and co-founder of Canadian Women Studies/les cahiers de la femme. She holds a degree in Women Studies from Simone de Beauvoir Institute of Concordia University in Montreal. She is active in women's movements and is specifically concerned by the images of women in the media.

JOANNA M. WESTON

Friends of Mine

these old women carry perfume bottles
in their pockets
stiffen their bras with paper clips
and drop swear words
with change at the corner store

one old woman - she wears my t-shirts
on Sundays when I don't need them -
dyes her hair purple
squeezes lemon over pancakes
watches ice-skating at midnight
and hugs me when I meet her
down the back lane

she drops poems onto my hands
strews butterflies in my garden
and dances with old men
when snow ploughs come out
to clear the street
at 3 a.m.

Joanna M. Weston has published internationally in journals and anthologies including The Missing Line (Inanna Publications, 2004).